Document généré le 1 juil. 2025 16:45

Entrevous
Revue d'arts littéraires

Le brasier de David / Michel, l'enfant insignifiant / John, l'homme éléphant / Le déclin de Denys, revisité / La grand-mère d'Anaïs / Le thé de Natasha

Lise Chevrier, Jeannine Lalonde, Leslie Piché, Danielle Shelton et Louise Sigouin

Numéro 10, 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91129ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chevrier, L., Lalonde, J., Piché, L., Shelton, D. & Sigouin, L. (2019). Le brasier de David / Michel, l'enfant insignifiant / John, l'homme éléphant / Le déclin de Denys, revisité / La grand-mère d'Anaïs / Le thé de Natasha. *Entrevous*, (10), 54–57.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Six pièces en tournée à Laval

Des membres de la Société littéraire se voient épisodiquement mandatés par la revue Entrevous pour couvrir des représentations théâtrales en tournée à Laval. Certains s'en inspirent pour créer un texte littéraire, d'autres endossent un rôle de reporter intéressé par le processus littéraire, quelques-uns jumellent les deux avenues.

On a puisé dans les commentaires préalablement diffusés sur le site Web de l'organisme, pour publier dans ce numéro des condensés de ce que Louise Sigouin, Lise Chevrier, Danielle Shelton, Jeannine Lalonde et Leslie Piché ont rapporté de six sorties théâtrales à la Salle André-Mathieu du Collège Montmorency ou au Théâtre des Muses de la Maison des arts, deux lieux directement accessibles en métro (précision pour les Montréalais qui n'aiment pas les ponts !).

Théâtre des Muses 2019.03.28

Le Brasier de David

par Louise Sigouin

Le Brasier, annoncé comme un conte familial sur un ton d'humour noir allait assouvir, pensais-je en acceptant l'invitation, mon intérêt envers les transmissions familiales. Je crois depuis toujours que la famille fait partie des grandes initiations de la vie.

Je sais que Paul Ahmarani, Kathleen Fortin et Dominique Quesnel peuvent interpréter avec brio les profondeurs de la psyché humaine. Leurs personnages étranges et clownesques, à la limite de la caricature, m'ont déstabilisée. Si cette création où vulgarité et naïveté se côtoient suscite des rires tout au long de la pièce, moi, je n'ai pas ri. Séduite par le décor kitsch flamboyant, tout en brillance, concentrée sur la mise en scène à l'esthétique anticonformiste et le jeu fascinant et troublant des comédiens, j'ai tenté d'accueillir ce chaos familial.

Je n'ai pas vécu d'épiphanie, mais la lumière est venue, après la représentation, de la rencontre de l'auteur et des comédiens avec le public. « Quand je vais être grand, je vais te brûler. » Ce serait cette phrase de son neveu à sa propre mère qui aurait inspiré à David Paquet sa pièce qui s'apparente à une tragédie grecque. La famille est-elle un brasier qui nous consume ? Est-on construit par notre ADN et notre hérédité familiale ? Doit-on sortir de ce déterminisme pour devenir soi ?

Somme toute, j'ai passé une belle soirée, perplexe, mais ouverte sur le processus de création de l'auteur en tentant d'entrevoir sa vision. Les jours suivants, j'ai pris conscience que j'observais plus intensivement ma famille. Le travail se faisait… à son rythme.

Salle André-Mathieu 2019.01.25

Michel, l'enfant insignifiant

par Lise Chevrier

La pièce *Enfant insignifiant*, de Michel Tremblay, est une adaptation de son roman autofictionnel *Conversations avec un enfant curieux*, paru chez Leméac en 2016. Cette relecture de son enfance révèle avec une douce ironie le fondement de sa démarche littéraire et artistique.

Le processus est intéressant. À Key West où il vit, l'auteur termine l'écriture de la pièce, ferme son portable et se voit aussitôt rejoint par ses personnages : ses proches des années cinquante. Comme l'enfant *questionneux* qu'il était, il dialogue avec eux dans une suite d'anecdotes sociologiques qui font rire le public. Au-delà de l'humour, dans une forme de métathéâtre, il propose à Nana, sa mère, de lire le texte de sa pièce pour découvrir enfin ! l'univers du Plateau Mont-Royal tel qu'il l'a façonné. C'est à elle qu'il doit d'être écrivain.

Tout au long, une question m'a taraudée : Michel Tremblay réussira-t-il à s'affranchir de sa jeunesse ? À la fin, j'ai compris qu'il a choisi une option plus inspirante : y trouver une source inépuisable de création. J'ai compris aussi que dans le désir à la Peter Pan de rester un enfant toute sa vie, il y a le refus d'un destin ordinaire, et que la curiosité et la logique socratiques n'obligent pas à boire la ciguë.

Salle André-Mathieu 2019.03.08

John, l'homme éléphant

par Danielle Shelton (avec Béatrice Picard)

Cette histoire vraie est celle d'un Anglais du XIX^e^ siècle atteint du syndrome de Prothée : une croissance douloureuse et excessive des os et de la peau. Phénomène de foire, John Merrick est secouru par un chirurgien qui veut étudier sa maladie. Logé à l'hôpital, il devient la coqueluche de la haute société londonienne. Malgré un défaut d'élocution, Merrick s'exprime dans un anglais parfait, avec sensibilité et intelligence. Le temps a hissé le récit de sa vie au rang de fable sur l'animalité humaine.

En se basant sur les mémoires du docteur Frederick Treves publiés en 1923, David Lynch en a fait un film marquant en 1980. Il ne s'est pas inspiré de la pièce de l'Étatsunien Bernard Pomerance créée en 1977, contrairement à la production du Rideau Vert mise en scène par Jean Leclerc, qui en a conservé le ton ampoulé.

Ce que j'ai aimé de la production du Rideau Vert : au début de la pièce, les explications médicales et les photographies du vrai Joseph Carey Merrick, alias John; l'idée d'incarner le personnage sans prothèse ni maquillage, en jouant de façon convaincante avec les postures du corps; le décor où trônent les aiguilles d'une spectaculaire horloge qui fait avancer le temps à grandes enjambées, de l'hospitalisation à la mort; et, surtout, la philosophie simple et naturelle des répliques de l'homme éléphant.

Salle André-Mathieu 2018.02.15

Le déclin de Denys, revisité

par Jeannine Lalonde

En 1986, les personnages de Denys Arcand dans son film *Le déclin de l'empire américain*, des intellos qui se cherchent, sont les produits de la génération des baby-boomers au mitan de leur vie, ceux dont on dit qu'ils ont tout vécu et ont la nostalgie d'une période dorée.

Dans l'adaptation théâtrale de Patrice Dubois et Alain Farah, produite par le Théâtre PÀP, le sexe et l'amour restent au centre des préoccupations des quadragénaires d'aujourd'hui, les couples se font et se défont, la famille, ce sont les amis, et le cynisme transpire autant que dans le film original. Un seul personnage, Mario, ne cherche pas à plaire et ne joue pas de faux-semblants. Les auteurs ont pris la liberté d'ajouter à son rôle une tirade enflammée où il lance ses questionnements à propos d'enjeux personnels et sociaux réels auxquels les autres n'apportent aucune réponse.

Après la représentation, les comédiens ont dit avoir eu l'occasion de regarder le passé de leurs parents et s'être sentis appelés à la barre pour témoigner à leur tour du déclin de leur propre monde. Ils ont ajouté avoir reçu une écoute particulière des spectateurs en ces temps de *#metoo*.

Pouvoir masculin, mensonges, dénis, violences sont courants. Indifférence et inauthenticité demeurent particulièrement actuelles. Il est difficile de ne pas se voir dans le miroir. Malgré tout, on peut faire le pari que la prise de conscience de notre déclin générera le défi de l'utopie.

Théâtre des Muses 2018.11.15

La grand-mère d'Anaïs

par Danielle Shelton (avec Madeleine Dalphond-Guiral)

Une salle quasi comble pour *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette, petite-fille de Marcel Barbeau, cosignataire du *Refus global* : il y a bien un public pour notre histoire culturelle et pour la lecture publique d'un roman ! C'est rassurant.

La mise en scène est sobre. Le guitariste improvisateur s'accorde parfaitement aux voix de la lectrice et de l'auteure. Dans les extraits choisis, le parcours de vie de la grand-mère paternelle qui a abandonné ses jeunes enfants a laissé trop peu de place à mon gout pour les références historiques.

En revanche, l'écriture m'a paru aussi inusitée qu'inspirante : tout au long, la narratrice s'adresse à l'abandonneuse à la deuxième personne du singulier (sans l'ambiguïté du « tu » poétique, dont on ne sait pas clairement s'il désigne l'auteur ou le lecteur). L'écrivaine a confié que ce processus d'écriture l'avait amenée de la rancœur à l'empathie, puis au pardon (*La femme qui fuit : quand la littérature gracie*, Fabrique culturelle).

Théâtre des Muses 2018.04.16

Le thé de Natasha

par Leslie Piché (avec Madeleine Lachance)

Présentée en ouverture du Festival Rencontre Théâtre Ados 2018 de Laval, *Muliats* (Montréal, en langue innue) est un collectif à cinq têtes : quatre Autochtones, Charles Bender, Marco Collin, Xavier Huard (metteur en scène), Natasha Kanapé Fontaine (poète), et un Blanc, Christophe Payeur. Avec cette première pièce, les productions Menuentakuan portent la voix de la jeune génération des Premières Nations du Québec. Le processus de création de la pièce a exigé que chacun des coauteurs explore ses préjugés à l'égard des autres, puis mette en commun souvenirs, maladresses, malaises et quiproquos, tel que l'attribution du poème *Speak White* de Michelle Lalonde à un Innu de la réserve de Mashteuiastsh, au Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Muliats est un questionnement sur des thèmes sociaux et, en même temps, une incursion dans la langue commune à une majorité de communautés autochtones du Québec[1]. Les dialogues en français sont ponctués de scènes en innu-aimun, non traduites. Cependant, au milieu de la pièce, on a servi au public attentif un interlude lexical. Par exemple, le mot « soleil » entre dans la construction de l'expression « soleil de la nuit », pour désigner la Lune. D'où le constat d'une poésie naturelle, renforcée par les poèmes de Natasha Kanapé Fontaine qui assure une présence langagière plus spirituelle, si je puis dire.

Pour nous faire comprendre le sens du nom de la troupe, *Menuentakuan*, on nous a invités à « prendre le thé ensemble », après le spectacle. Un thé du Labrador, cueilli à Mashteuiatsh! Au cours des échanges, les coauteurs ont expliqué qu'ils refusent de figer le cadre de leur pièce en donnant des réponses, mais qu'ils se plaisent à observer les réactions : à La Tuque, par exemple, les spectateurs autochtones n'ont pas ri aux mêmes endroits que les Blancs.

En définitive, auteurs et comédiens assument l'aspect didactique de leur spectacle : parler des identités culturelles partagées sur un même territoire demande de la curiosité, des explications identitaires et de l'apprentissage mutuel. Pour ma part, j'ai reçu *Muliats* comme une aventure porteuse de réconciliation, à l'image du rituel que les comédiens s'inventent en clôture de la pièce. À tour de rôle, ils s'approchent de la table de bois à moitié brûlée qui meuble le décor, s'enduisent un doigt de cendre et tracent un trait noir sur le visage de la poète, figure féminine de l'Esprit de la Femme, chère à la mythologie autochtone.

1 Quoique chaque communauté ait conservé son dialecte, aucun n'est plus exactement celui des ainés, beaucoup plus sonore parce qu'il intégrait des sons de la nature.